

## Un super-festival?

Léo Bonneville

---

Numéro 90, octobre 1977

Spécial : Festivals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

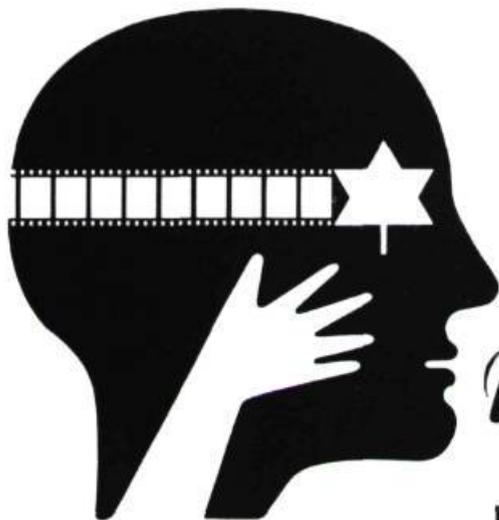
1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Bonneville, L. (1977). Un super-festival? *Séquences*, (90), 6–7.



## Un super-festival?

Léo Bonneville

Présenter près de 180 films en dix jours, immobiliser cinq salles de cinéma, convoquer plus de 250 invités, telle fut l'ambitieux défi de M. Serge Losique, l'infatigable directeur du Festival canadien des films du monde. Cela dit, il faut se demander comment ce défi a été tenu.

Commençons par les films. C'est vrai que le menu donnait l'impression d'un festin royal. Mais quel convive pouvait physiquement absorber toute cette pellicule? Certains films passaient aux mêmes heures que d'autres et n'étaient pas repris. Et puis quels critères ont servi à établir les distinctions imposées par la direction du festival? 8 catégories avaient été prévues. Par exemple, qu'est-ce qui jouait pour choisir tel film dans la sélection officielle? Pourquoi **La Chambre de l'évêque** et non **Padre Padrone**? Pourquoi **Baxter**, **Vera Baxter** et non **Moi, Pierre Rivière**...? Vraiment le pur arbitraire semble avoir présidé à la sélection officielle. D'ailleurs dans cette sélection officielle, on se serait bien passé du grossier **Adolf and**

**Marlene**, de l'ampoulé **Mort d'une nonne**, du sanglant **Barra Pesada**... On doit se demander si ces films (et d'autres) ne venaient pas tout simplement "nombrer" la sélection officielle. D'ailleurs cette accumulation de films créait une sorte de marathon impossible à suivre ou une jungle, dixit Serge Losique, à traverser. Le critique qui s'imposait de voir la sélection officielle (qui devait être la meilleure) devait négliger des films classés ailleurs et de meilleur intérêt. Vraiment les catégories ne créaient que de la confusion. Et ce n'est pas tout. Les conditions des séances n'offraient pas des facilités aux fervents du cinéma. Figurez-vous, être assis pendant des heures sur des chaises de toile à Terre des hommes ou encore se coincer les jambes à la Salle 2 du Ciné-Centre, cela n'aide pas à une bonne assimilation des films. Et parlons des projections. Des films souvent interrompus, des sons inaudibles ou "frétilants", des sous-titres hors l'écran, des images floues pendant des minutes, des cadrages faux...

voilà tous les imprévus auxquels pouvait s'attendre un spectateur assidu. Le projection du film polonais fut un réel sabotage. Et je ne parle pas des interminables minutes d'attente qui ont provoqué des réactions acerbes lors de la séance consacrée au film **Liban**... **pourquoi** ? Bref, tous ces défauts sont indignes d'un festival sérieux. C'est dommage que le directeur du festival ait consacré tant d'efforts à recueillir autant de films et n'ait pas mis un peu plus de temps pour s'assurer des projections impeccables. C'est vraiment ne pas avoir le respect du public. Et pourquoi cinq salles ? Comment voulez-vous courir du Service de presse, installé confortablement à l'Hôtel des Quatre-saisons, au Ciné-Centre et à Terre des hommes ? Il aurait fallu une bicyclette pour suivre toutes les activités proposées de ce festival de la dispersion. Voilà pourquoi les conférences de presse étaient si peu suivies. Un matin, on cherchait à mobiliser les journalistes qui se trouvaient à la salle de presse pour que le réalisateur invité n'eût pas à parler devant des chaises vides.

C'est le moment de demander pourquoi faire venir des invités : cinéastes, journalistes, critiques, si c'est seulement pour le plaisir d'afficher des noms prestigieux au programme. Il aurait fallu faire suivre les séances de rencontres avec les réalisateurs. Cela aurait donné au public comme aux journalistes l'occasion d'interroger les auteurs de films pour le profit de tous. Pour cela, il aurait fallu espacer les séances qui se succédaient à un rythme effréné au point qu'il fallait se hâter d'ingurgiter un "hot dog" pour ne pas tomber d'inanition entre quatre séances consécutives. Vraiment l'horaire manquait d'aération.

Si un festival doit être une fête, on ne peut dire alors que le Festival canadien des films du monde a été une réelle réussite. Pour avoir assisté à toutes les séances de la

sélection officielle à la Maison du Québec (29 séances), je puis affirmer que jamais la salle, qui contient à peu près 600 places, n'a été remplie à sa capacité. J'ai constaté que certains films étrangers (Hongrie, Liban...) étaient fort fréquentés par des émigrants venus s'établir chez nous. C'était une heureuse occasion pour eux d'entendre parler leur langue d'origine, de renouer avec leur pays à travers un film. Mais on ne peut parler, en ce cas, de cinéphiles. La séance du film japonais, **The Corporation**, a débuté en présence de deux personnes et s'est terminée devant quinze spectateurs. Souvent la salle comprenait cent à deux cents personnes. Est-ce cela un festival ? Il faut avouer que la publicité avait été médiocre. Les journaux n'annonçaient pas (sinon par l'intermédiaire d'un compte rendu) le programme du lendemain. De plus, le magnifique programme de 80 pages n'a même pas été offert au public. C'est dommage car le public y aurait trouvé la description des films qui l'aurait aidé à faire un choix. Quant à la soirée de clôture, à Terre des hommes, elle manquait vraiment de relief. A peine deux cents personnes étaient accourues voir le film cubain **Rancheador**. Il faut dire que, pour terminer un festival, on aurait pu trouver mieux.

Il est vraiment dommage que tant d'énergies, tant de moyens, tant de travail, tant de collaborations de toutes sortes aboutissent à des résultats aussi douteux. Je crois que la mégalomanie du directeur du Festival canadien des films du monde (quel titre !) l'a desservi grossièrement. 180 films, 250 invités, cinq salles, cela épate. Mais ce n'est pas la quantité qui rassemble. Ce festival qui voulait avoir les airs de Cannes n'aura été finalement qu'un rendez-vous pour quelques fervents du cinéma et pour quelques immigrants en proie à la nostalgie. C'est trop peu pour beaucoup d'esbroufe.